

Études littéraires africaines

ROUSSOS (Katherine), *Décoloniser l'imaginaire. Du réalisme magique chez Maryse Condé, Sylvie Germain et Marie Ndiaye*. Paris : L'Harmattan, coll. Bibliothèque du féminisme, 2007, 258 p. – ISBN 978-2-296-04224-7



Charles Scheel

Numéro 25, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035242ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035242ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Scheel, C. (2008). Compte rendu de [ROUSSOS (Katherine), *Décoloniser l'imaginaire. Du réalisme magique chez Maryse Condé, Sylvie Germain et Marie Ndiaye*. Paris : L'Harmattan, coll. Bibliothèque du féminisme, 2007, 258 p. – ISBN 978-2-296-04224-7]. *Études littéraires africaines*, (25), 83–84.
<https://doi.org/10.7202/1035242ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

« esthétique du cri » ; et Tutuola qui a montré qu'« une inscription de l'imagination dans l'espace d'une tragédie ne peut qu'être suivie par une transformation radicale du langage » (p. 192).

Cet essai, à portée à la fois critique et philosophique, vient donc à temps. Il mérite toute notre attention car il contribue non seulement à démystifier la littérature africaine, mais ouvre également les possibilités d'une lecture qui privilégie enfin les textes à proprement parler, les soustrayant ainsi à des catégories globalisantes telles la postmodernité ou le postcolonialisme qui ont tendance à les enfermer dans une logique identitaire ou culturelle. Bref, faisant écho à de nombreux écrivains et critiques africains, P. Nganang revendique encore pour l'œuvre littéraire africaine le droit d'être en elle-même et pour elle-même.

■ Kusum AGGARWAL

ROUSSOS (KATHERINE), *DÉCOLONISER L'IMAGINAIRE. DU RÉALISME MAGIQUE CHEZ MARYSE CONDÉ, SYLVIE GERMAIN ET MARIE NDIAYE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. BIBLIOTHÈQUE DU FÉMINISME, 2007, 258 P. – ISBN 978-2-296-04224-7.

Cet ouvrage s'inscrit dans la mouvance critique la plus en vogue de la littérature mondiale : le « réalisme magique » a été présenté outre-Atlantique il y a une douzaine d'années comme « le genre postcolonial par excellence » de la *world literature*. Afin d'inclure dans une telle constellation les trois romancières francophones évoquées dans le sous-titre, K. Roussos s'attache à justifier leur réunion sur la base d'une redéfinition du label « réalisme magique ». Selon elle, c'est un « langage de la subversion » (première partie), un « genre littéraire qui encourage les victimes du (néo)colonialisme à s'affranchir, en prônant la réintégration d'une vision du monde que l'Occident discrédite par son ignorance volontaire » (p. 9), « un genre littéraire dans lequel l'intrusion du surnaturel sert à déstabiliser la réalité quotidienne, afin de créer un discours subversif » (p. 30). La subversion dont il est plus particulièrement question ici est celle du féminisme et K. Roussos peut affirmer avec raison que son ouvrage est la première étude consacrée au lien entre féminisme et réalisme magique – du moins en France. Ceci établi, ni la défense de la thèse ni son illustration ne me paraissent convaincantes.

Considérer le réalisme magique comme « un genre littéraire d'Amérique latine, né de la rébellion contre l'oppression colonisatrice » (quatrième de couverture) est selon moi le résultat d'une récupération et d'une confusion : récupération d'une appellation séduisante d'origine européenne qui n'avait rien à voir avec l'Amérique latine ou le colonialisme ; et confusion héritée de la discussion sans fin au sein de la critique latino-américaine autour des notions concurrentes de « *realismo mágico* » et de « *real maravilloso* ». K. Roussos a choisi de se référer surtout à la définition du réalisme magique offerte par Wendy Faris (W. Faris et L.P. Zamora, *Magical Realism : Theory, History, Community*. Duke University Press, 1995). Celle d'Amaryll Chanady (*Magical Realism and the Fantastic*. New York : Garland Publishing, 1985) avait l'avan-

tage de proposer un mode narratif basé sur des critères strictement formels qui permettent de distinguer clairement entre réalisme magique et fantastique. Or, à moins de réduire les fictions les plus connues d'un García Márquez à des pamphlets politiques, il me paraît faux de considérer que c'est son réalisme magique qui est subversif. C'est confondre le moyen (un mode narratif) avec la fin (l'éventuel message contenu dans certains thèmes abordés ou véhiculés par certains personnages dans l'œuvre). Bref, un Anatole France, un Gogol, un Kafka, un Marcel Aymé, un Günter Grass ou un Salman Rushdie ont recours parfois au même mode narratif que celui magistralement utilisé dans *Cent Ans de solitude*. C'est un mode avant tout ludique d'intégration d'événements (plus ou moins) surnaturels dans un contexte (plus ou moins) réaliste, qui peut, certes, servir à exprimer une critique sociale ou politique, mais celle-ci n'est pas nécessairement latino-américaine ou postcoloniale.

Transférer un réalisme magique subversif du domaine postcolonial à celui du féminisme paraît également contestable, car cela aboutit à des apories dans l'illustration proposée. K. Roussos a retenu trois auteures remarquables de l'espace francophone, mais le concept théorique qu'elle propose ne me semble pas constituer un instrument de poétique approprié pour analyser des œuvres aussi richement variées. Dans le cas de M. Condé, le label magico-réaliste est d'autant moins convaincant que la fiction de cette auteure est généralement d'un réalisme critique peu enclin aux envolées lyriques, ludiques ou mystiques. Quant à celle de S. Germain, sa propension à la poétisation de la narration et à l'intrusion d'un merveilleux chrétien la rapproche davantage du courant magico-réaliste mysticisant de la *Mitteleuropa* des années 1930-1960. Plutôt que dans le jeu narratif formel des auteurs magico-réalistes masculins, il me semble que c'est du côté du « réalisme merveilleux » que l'on peut situer le mode narratif de plusieurs grandes écrivaines du postcolonialisme, comme Simone Schwarz-Bart dans *Pluie et vent sur Têlumée Miracle* ou Toni Morrison dans *Beloved* et dans ses autres romans.

■ Charles SCHEEL

CONVERGENCES FRANCOPHONES. TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS PAR CHRISTIANE CHAULET ACHOUR. CERGY-PONTOISE : UNIVERSITÉ DE CERGY-PONTOISE, CENTRE DE RECHERCHE TEXTES ET FRANCOPHONIES, 2006, 184 P. – ISBN 2-910687-20-1.

À peine quelques mois séparent le « vive la Francophonie ! » dominant les célébrations de 2006 (notamment « *Francoffonies !* le festival francophone en France ») dans lesquelles s'inscrit l'ouvrage que voici, du « haro sur la Francophonie » proclamé dans le manifeste « Pour une "littérature-monde" en français » (*Le Monde* du 16 mars 2007), signé par une quarantaine d'écrivains de langue française dont la plupart sont des extra-hexagonaux. Le bruit médiatique qui suivit la publication du manifeste, puis de l'ouvrage *Pour une littérature-monde* (Gallimard, mai 2007), dirigé par l'écrivain Michel Le Bris, semble avoir mis en évidence – contrairement aux *convergences* proclamées par le présent ouvrage – des *divergences* dans la conception des littératures en